



Buste de Nathaniel Hawthorne,
Bibliothèque du Congrès, Washington.



THE BOSTON FIRE—WASHINGTON STREET, LOOKING NORTH, WITH RUINS OF THE CHECKING BUILDING AND GRAND THEATRE ON THE LEFT.

FROM A SKETCH BY J. J. HARRIS.—[SEE PAGE 495.]

Boston, le grand incendie de 1872.

Le diable en manuscrit

Par une âpre soirée de décembre, j'arrivai par la malle-poste dans une grande ville, alors résidence d'un ami intime, un de ces jeunes talentueux qui cultivent la poésie et les belles lettres et aiment à s'appeler étudiants en droit. Je tâchai, immédiatement après souper, de lui rendre visite au bureau de son distingué maître. Comme je l'ai dit, c'était une âpre soirée, éclairée par les étoiles mais aussi froide que la Nouvelle-Zemble – les vitrines des magasins bordant la rue étaient couvertes d'un givre qui en obstruait presque la lumière, pendant que les roues des voitures faisaient, sur la terre gelée, un bruit aussi assourdissant que sur les pavés de la chaussée. Il n'y avait de neige ni au sol ni sur les toits des maisons. Le vent soufflait avec une telle violence que je n'eus qu'à déployer mon manteau comme une grand-voile pour filer les dix nœuds, excitant la jalousie des autres navigateurs qui louvoyaient lentement contre la forte bise qui leur giflait le visage. J'en fis chavirer un mais je volai dans le vent avant qu'il ait pu proférer un juron.

Après ce tableau d'une nuit si inclémente, nous voilà assis proches d'un bon feu qui semblait si réjouissant et exquis que j'eusse été porté à m'y allonger pour me rouler dans les charbons ardents. Tout autour se trouvait l'ameublement ordinaire d'une étude d'homme de loi, des rangées de volumes reliés en peau de mouton, et un grand nombre d'ordres, d'assignations et autres papiers à caractère juridique, éparpillés sur les tables et pupitres. La présence de certains objets donnait à entendre que nous avions peu à craindre l'intrusion d'un client ou du savant avocat lui-même, qui, en effet, était à une audience au palais de Justice d'une ville éloignée. Une grande bouteille en forme de carafe trônait sur la table, flanquée de deux gobelets, à côté d'une pile de manuscrits raturés en tous points dissemblables aux documents

légaux que l'on reconnaît dans les palais. Mon ami, que j'appellerai Obéron¹ (il s'agissait d'un nom de fantaisie et de connivence entre lui et moi), mon ami Obéron regarda ces papiers avec une expression d'inquiétude tout à fait singulière.

— Je crois fermement, dit-il avec retenue, ou du moins je serais enclin à croire, en aurais-je le choix, qu'un diable se trouve dans cet amas de papiers constellés de taches d'encre. Tu les as lus et sais de quoi je veux parler... cette réalisation dans laquelle j'ai tâché d'incarner un esprit malin, tel qu'on le représente dans nos traditions et dans les annales de la sorcellerie. Ah ! Je tiens en horreur ce que mon propre cerveau a engendré et frissonne à la vue de ces manuscrits dans lesquels j'ai accordé à cette sombre idée une espèce d'existence matérielle. Que ne sont-ils hors de ma vue.

— Et de la mienne donc, pensai-je.

— Tu te rappelles, poursuivit Obéron, la manière dont cette chose infernale vidait de tout bonheur ceux qui, par le truchement d'une concession sans malice et qui paraissait presque innocente, se plaçaient sous son emprise ? Tout autant ma quiétude s'en est allée et tout cela du fait de ces maudits manuscrits. N'as-tu rien ressenti d'un tel pouvoir d'influence ?

— Rien, répondis-je, à moins que le sortilège ne soit caché dans un désir de me faire romancier après lecture de tes délectables histoires.

— Romancier ! s'exclama Obéron, à moitié dans le sérieux. Alors sans mentir mon diable a mis sa griffe sur toi ! Tu es perdu ! Tu ne peux même pas prier pour le salut. Mais nous serons les dernières et uniques victimes, car cette nuit j'ai bien l'intention de brûler les manuscrits et de commettre cet esprit malin aux flammes de son châtement.

— Brûler tes histoires ! répétai-je, surpris par ce que cette idée avait de désespéré.

— Cela même, dit l'auteur, abattu. Tu n'as pas idée de l'effet qu'a eu sur moi la composition de ces histoires. Je me passionne pour une bulle de néant et néglige de soutenir ma réputation. Je m'entoure d'ombres qui me déconcertent en contrefaisant la vraie vie. Elles m'ont détourné du sentier frayé du monde et m'ont égaré dans une étrange

sorte de solitude... une solitude au beau milieu des hommes... où nul ne m'envie ce que je fais ni ne partage mes pensées et sentiments. Ce sont les contes qui en sont la cause. Quand ils seront à l'état de cendre, peut-être serai-je comme avant qu'ils aient eu une existence. De plus, le sacrifice est moindre que peut-être tu le supposes, puisque personne ne consent à les publier.

— Cela fait toute la différence, en vérité, dis-je.

— Elles ont été offertes par courrier, poursuit Obéron, empourpré par l'humiliation, à pas moins de dix-sept marchands-libraires. Tu serais effaré de lire leurs réponses ; et tu devrais les lire, si ce n'est que je les ai brûlées à mesure qu'elles arrivaient. L'un publie uniquement des livres d'école ; un autre doit déjà considérer cinq romans...

— Quelle masse volumineuse que celle de la littérature d'Amérique non publiée ! m'écriai-je.

— Oh ! Les manuscrits d'Alexandrie n'étaient rien en comparaison, dit mon ami. Eh bien, un autre de ces messieurs se retire justement des affaires, dans le dessein, j'en suis fermement persuadé, de n'avoir point à publier mon livre. Plusieurs ne déclinaient pas entièrement l'entremise, pourvu que j'avance la moitié des frais d'édition, que je consente une promesse pour le restant, sans compter un pourcentage élevé qui leur reviendrait, que le livre se vendît ou non. Un autre invitait à une souscription.

— Le coquin ! m'exclamai-je.

— C'est un fait, dit Obéron. En un mot, des dix-sept marchands libraires, un seul a même daigné lire mes histoires ; et il joue les littérateurs je crois bien... il a l'impertinence de les critiquer en proposant ce qu'il nomme des améliorations considérables, et de conclure, après une formule générale de condamnation et non sans une assurance catégorique, qu'il n'y voulait rien avoir à faire, à quelque condition que ce fût.

— Il ne serait pas de mauvaise part de lui tordre le nez à ce drôle, fis-je observer.

— Si toute cette prétendue profession avait un seul et même nez, on serait bien vengé de le tordre, fit l'auteur. Mais il semble bien se

trouver un honnête homme parmi ces dix-sept iniques personnages et il me déclare tout de bon qu'aucun éditeur américain ne toucherait à une œuvre américaine, rarement si l'auteur est connu, et jamais s'il est nouveau, à moins que l'auteur n'assume lui-même le risque.

— Les méchants fripons ! m'écriai-je, doivent-ils vivre de la littérature sans rien risquer pour elle ? Mais, après tout, tu pourrais publier à ton propre compte ?

— Je le pourrais bien, répondit Obéron, mais la diablerie de l'affaire est la suivante. Ces gens m'ont tellement ôté toute fierté de ces contes que j'en éprouve du dégoût à seulement y penser jusqu'à ressentir une indisposition physique dans l'estomac quand je viens à les voir posés sur la table. Je te l'assure, ils contiennent un démon ! J'éprouve par avance une joie folle à l'idée de les voir au feu ; du même ordre que si j'exerçais ma vengeance sur un ennemi ou si je détruisais une chose malfaisante.

Je m'opposai sans grande vigueur à sa détermination, étant secrètement de l'avis, en dépit de ma partialité envers l'auteur, que ces contes quitte à paraître dans tout leur éclat le feraient bien mieux dans le feu. Avant de nous exécuter, nous ouvrimés une bouteille de champagne dont Obéron s'était pourvu afin de se donner du cœur à cette lugubre entreprise. Nous avalâmes chacun un gobelet, dans un pétillant tumulte ; les bouillons descendirent notre gosier et m'éclairèrent le regard sans délai, mais laissèrent mon ami aussi triste et accablé qu'auparavant. D'un geste il ramena vers lui les contes, dans un élan spontané d'attachement et de dégoût mêlés, comme un père prend un enfant difforme dans ses bras.

— Pff ! Pfft ! Baste ! s'exclama-t-il, les tenant à bout de bras. C'était l'idée que Gray se faisait du paradis que de se prélasser dans un sofa² à lire les derniers romans parus. Or, Dante en personne eût-il pu concevoir tourment plus adapté à l'endroit du pêcheur qui commet un mauvais ouvrage que d'en renvoyer perpétuellement le manuscrit ?

— Cela serait sans effet, dis-je, car un écrivassier ne manque jamais d'être son propre admirateur, et le plus grand.

— Je manque de ce trait qui est propre à mon espèce, le seul qui soit enviable, fit observer Obéron. Mais quelle foule de souvenirs se bousculent en moi en tournant ces pages ! Telle scène fut suggérée à ma fantaisie alors que je marchais sur un chemin escarpé par un soir étoilé d'octobre ; dans l'air limpide et vivifiant, je n'étais plus qu'une âme et crus pouvoir m'élever dans le ciel pour m'élancer dans la Voie lactée. Voilà une autre histoire dans laquelle je me suis totalement absorbé au mois de mars pendant un trajet nocturne en voiture, aussi sombre qu'effroyable, à tel point que le fracas des roues et les voix de mes compagnons semblaient être les sons étouffés d'un rêve et mes visions une réalité resplendissante. Cette page griffonnée fait la description d'ombres que j'ai convoquées à mon chevet à minuit ; elles ne prirent point congé lorsque je les en priai ; la pointe du jour blafarde fit son apparition pour me trouver pris de fièvre et en insomnie, victime de mes propres enchantements !

— Il a bien dû se trouver une sorte de joie dans tout cela, dis-je, frappé d'une étrange envie d'éprouver la chose.

— Il peut y avoir du bonheur dans un accès de fièvre, répliqua l'auteur. Et puis, les différentes humeurs qui m'ont vu écrire ! Parfois les idées étaient telles des pierres précieuses sous la terre, qui réclamaient du labeur pour les extraire et du soin pour les polir et leur donner du luisant ; mais souvent, le courant de ma pensée coulait tout d'une venue sur la page, comme l'eau jaillit soudain pétillante dans le désert et quand ce moment était passé, je rongais ma plume avec désespoir et tâtonnais au hasard de froids et laborieux travaux comme si un mur de glace était érigé entre mon sujet et moi.

— Perçois-tu maintenant une différence entre les passages correspondant aux pages que tu as si froidement écrites et ces pointes ardentes de l'esprit ?

— Non, dit Obéron, jetant les manuscrits sur la table. Je ne trouve nulle trace de la plume d'or avec laquelle j'ai écrit en lettres de feu. Mon trésor de monnaie enchantée s'est transformé en une scorie dénuée de valeur. Mon tableau, qui semblait brossé dans les teintes les plus belles, ne présente qu'une surface délavée où on ne peut plus rien

distinguer. J'ai été tour à tour éloquent, poétique et humoristique en rêve... et voilà que rien n'a plus de sens, dès lors que je suis éveillé.

Mon ami jetait maintenant du petit bois et des copeaux secs sur le feu, et tout en le regardant flamber comme le fourneau de Nabuchodonosor³, il se saisit de la bouteille de champagne et en but deux ou trois grandes rasades à la suite. Le vin capiteux s'allia à son trouble pour le jeter dans une sorte d'emportement rageur. Il posa ses mains véhémentes sur les histoires. Encore un instant et leurs beautés comme leurs défauts auraient disparu dans un purgatoire rougeoyant. Mais, soudainement, me revinrent des passages d'une grande imagination, d'un profond pathos, des pensées originales et des points d'une excellence si diversifiées que l'ampleur du sacrifice me fit la plus forte des impressions. Je le saisis par le bras.

— Assurément, tu n'entends point les brûler ! m'exclamai-je.

— Laisse-moi ! cria Obéron, les yeux brillant d'un feu ardent. Je tiens à les brûler ! Pas une syllabe roussie n'en réchappera ! Veux-tu que je sois un auteur damné ? Souffrir les ricanements, les railleries, les affronts et la froideur du mépris, les faibles honneurs, décernés au nom de la pitié, contre la conscience de celui qui les rend ! L'objet de la désapprobation et de la risée de mes propres pensées scélérates ! Un proscrit déchu de la protection du tombeau... un de ceux dont tout un chacun peut repousser les cendres d'un pied nonchalant, sans honneur dans la vie, et dont on se souvient avec mépris dans la mort ! Dois-je continuer de supporter tout cela alors que ce feu m'en préservera d'un coup ? Non ! C'en est fait des contes ! Que ma main se dessèche si elle en écrit encore !

L'acte était consommé. Il avait jeté les manuscrits au plus vif du feu, qui sembla d'abord diminuer, mais s'enroula bientôt autour d'eux pour les envelopper de son éclat ardent. Obéron, immobile, contemplait l'incendie et se lança bientôt dans un soliloque, d'un style des plus débridés, comme si la fantaisie regimbait et tombait dans l'excès, au moment où il aurait souhaité la contraindre à monter sur ce bûcher funéraire. Ses mots décrivaient des objets qu'il semblait distinguer dans le feu, nourri de ses pensées précieuses ; peut-être les

mille visions que la magie de l'écrivain avait incorporées à ces pages lui devinrent visibles sous l'effet dissolvant de la chaleur, jetant une lumière avant de disparaître à jamais ; tandis que la fumée, les vives parcelles de flamme, les charbons rougis et chauffés à blanc revêtaient l'aspect d'un paysage changeant.

« Ils s'enflamment, dit-il, tout comme si je les avais trempés dans un esprit de génie des plus concentrés. Là je vois mes amants enlacés dans une étreinte. Qu'elle est pure la flamme qui jaillit de leurs cœurs rougeoyants ! Et là les traits d'un méchant se tordant dans le feu qui sera son tourment pour l'éternité. Mes pieux hommes, mes pieuses et angéliques femmes sont tels des martyrs au milieu des flammes, leur doux regard tourné vers le ciel. Sonnez les cloches en branle ! Une ville est en feu. Voyez... la destruction ravage mes ombreuses forêts pendant que les lacs se déversent en lames fumantes, que les montagnes sont des volcans et que le ciel s'illumine d'une sombre lueur ! Tous les éléments ne sont qu'une flamme qui s'étend partout ! Ah ! L'esprit malin ! »

J'eus un tressaillement à entendre cette dernière exclamation. Les contes étaient presque entièrement consumés, mais, à cet instant, il en jaillit un imposant rideau de flammes animé comme par l'éclat d'un rire, tellement intense que toute la pièce se mit à danser, avant qu'il disparaisse dans le conduit avec un rugissement de mauvais augure.

« Tu l'as vu ? Tu n'auras pas manqué de le voir ! s'écria Obéron. Comme il m'a lancé un regard enflammé dans cette dernière parcelle de feu, avec tous les traits que je lui avais imaginés ! Eh bien ! Les histoires ne sont plus. »

Les papiers étaient effectivement réduits à un tas de cendres noires parcourues d'une multitude nerveuse d'étincelles, les tracés de la plume étaient maintenant figurés par des lignes blanches et cet amas était tout entier parcouru de mouvements contradictoires, au gré des courants d'air. Leur destructeur s'agenouilla pour les regarder.

« Qui y a-t-il de plus puissant que le feu ! dit-il d'une voix des plus mélancoliques. La pensée même, aussi invisible et immatérielle

soit-elle, ne peut y échapper. En moins d'un instant il a anéanti les créations issues de nuits et de jours interminables que je ne pourrais pas plus reproduire dans leur fraîcheur et leur élan premier que je ne pourrais ramener à la vie des cendres et des ossements blanchis. Là aussi, j'ai sacrifié les enfants qui étaient à naître dans mon esprit. Tout ce que j'avais mené à bien... tout ce que j'avais projeté pour les années à venir... a péri dans un commun trépas pour ne laisser que ce tas de cendres. Cet acte a fait ma destinée. Et que reste-t-il ? Une existence lasse et dénuée de but... un long repentir de cette heure-ci... et enfin une tombe obscure, où être enseveli et oublié.»

Tandis que l'auteur finissait sa plainte, les cendres éteintes se soulevèrent, retombèrent, se soulevèrent de nouveau et s'envolèrent finalement dans le conduit, comme un démon aux ailes noires. Au moment précis où il disparaissait, un cri sonore et isolé retentit dans la rue en contrebas. «Au feu ! Au feu !» D'autres voix reprirent ce mot terrible, et il devint rapidement celui de la multitude. Obéron se leva d'un bond, dans un regain d'excitation.

«Un feu, par une telle nuit ! s'écria-t-il. Le vent souffle en rafales et en quelque lieu qu'il fasse tourner les flammes, les toits prendront comme de la poudre à canon. Chaque pompe est gelée et de l'eau même bouillante se transformerait en glace au moment de quitter l'engin. Dans une heure, cette ville de bois sera un gigantesque feu de joie ! Quelle scène grandiose pour ma prochaine... Baste !»

La rue s'animaient maintenant de bruits de pas et l'air était plein de voix. Nous entendîmes une pompe tourner au coin de la rue dans un bruit de tonnerre et une autre faire grand fracas dans le lointain. Les cloches de trois clochers se mirent à sonner de concert, relayant l'alerte dans bien des bourgades avoisinantes, exprimant la hâte, le tumulte et l'effroi et à ce point inimitables que je pouvais distinguer dans leur volée le refrain de ce cri universel : «Au feu ! Au feu ! Au feu !»

«Qu'y a-t-il de plus éloquent que leur battant de fer ! s'exclama Obéron. Mon cœur bondit et tressaille, mais point de peur. Et cet autre son aussi... profond et terrible comme des orgues puissantes... la rumeur de la multitude en bas, sur le pavé ! Viens ! Nous perdons

du temps. Je vais crier là où le tumulte est à son faîte, fondre mon esprit où la pagaille est à son comble et être la bulle qui couronne le ferment ! »

Dès le premier cri, mes pressentiments m'avaient fait savoir quel était l'objet réel et le centre de l'alarme. Tout n'était que tumulte... au-dessus, en dessous, et tout autour de nous ; des bruits de pas qui gravissaient les escaliers communs en trébuchant et dans un grand désordre, des cris véhéments et des coups sourds à la porte, le bruit d'éclaboussure de l'eau des pompes qui tombe dans le feu, le fracas des meubles jetés sur le pavé. D'un coup, mon ami eut un éclair de vérité. Son égarement se teinta de gaieté et, dans un geste fou de transport, il sauta à presque atteindre au plafond de la chambre.

« Mes histoires ! s'écria Obéron. La cheminée ! Le toit ! Le démon est sorti nuitamment et a précipité hors de leur lit des milliers de gens dans la frayeur et l'étonnement ! Me voici... auteur triomphant ! Vivat ! Vivat ! Mon cerveau a mis le feu à la ville ! Vivat ! »